

---

# Stéréotypes et réalités

---

Paul Balta

La conférence Euroméditerranéenne des 27 et 28 novembre, à Barcelone, a, pour la première fois, réuni les 15 pays membres de l'Union européenne et 12 pays tiers du bassin<sup>1</sup>. Aboutissement de la politique méditerranéenne rénovée (PMR) définie en 1990 mais aussi tremplin pour le "*co-développement par le partenariat euro-méditerranéen*", elle aura illustré la bonne volonté de l'Europe mais aussi ses peurs et ses ambiguïtés. Certes, l'UE n'est pas l'UNESCO mais il est tout de même révélateur que le rapport de synthèse<sup>2</sup> du Conseil européen qui a servi de document préparatoire aux travaux ait placé le paragraphe "*Culture et médias*" - dix lignes au total - après ceux consacrés aux "*Migrations*", au "*Trafic des stupéfiants*", au "*Terrorisme*", à la "*Criminalité internationale*"... Relevons, sans y mettre trop de malice, que les organisateurs n'ont certainement pas pensé, en choisissant leur date, qu'il y a 900 ans, le 27 novembre 1095, le pape Urbain II prêcha, à Clermont Ferrand, la première croisade. Sept autres allaient suivre, jusqu'en 1270.

D'une façon générale, les Européens ont tendance à considérer l'Islam comme un tout monolithique dans l'espace, et statique dans le temps. Nombreux sont ceux qui font l'amalgame entre le croyant (pratiquant ou non), le traditionaliste frileux, le moderniste militant, l'activiste ouvert au dialogue, le fanatique intransigeant. Combien ne confondent-ils pas la religion avec les coutumes sociales et les régimes politiques? Enfin, pour ce qui est des relations historiques et actuelles avec le monde musulman quelques stéréotypes dominant dans l'imaginaire populaire. La réalité est évidemment plus complexe et riche en paradoxes<sup>3</sup>. Il ne saurait être question de résumer en quelques pages les rapports séculaires entre l'Europe et l'Islam<sup>4</sup>. Nous chercherons plutôt à jalonner notre réflexion

---

Hiver 1995-1996

de quelques rappels historiques bien connus des spécialistes mais trop souvent ignorés de la majorité de nos concitoyens.

Un premier constat. Le prophète Mahomet meurt en 632. En 732, la bataille de Poitiers donne un coup d'arrêt à la progression fulgurante de l'Islam qui, en moins d'un siècle, a constitué, des Pyrénées à l'Indus, l'empire le plus vaste depuis Alexandre le grand. Deux questions: les peuples étaient-ils si impuissants face aux cavaliers d'Allah? La foi des chrétiens était-elle si faible face au Coran? En fait, dès le IV<sup>e</sup> siècle, les chrétiens étaient déchirés par des schismes provoqués, entre autres, par le mystère de la Sainte Trinité (Père, Fils et Saint Esprit) et celui de la double nature divine et humaine du Christ. Troublés par ces querelles byzantines, bien des esprits étaient alors mûrs pour accueillir le nouveau message affirmant simplement et clairement l'unicité de Dieu. Mais ceux que nous appelons aujourd'hui les chrétiens arabes ou les chrétiens d'Orient, sont restés fidèles à leur foi. Notons néanmoins qu'en 638, Sophrone, patriarche de Jérusalem, négocia la reddition de la ville et que Sarjoun remit aux musulmans les clés de Damas; le petit-fils de ce dernier, saint Jean Damascène, docteur de l'Eglise, fut ministre des Finances et des Muqatila (combattants), sous la dynastie omeyyade, en dépit du statut de *dhimmi* (protégé) interdisant aux juifs et aux chrétiens l'accès aux charges administratives, politiques et militaires.

En outre, les coptes d'Egypte et les berbères du Maghreb supportaient mal la tutelle de Byzance la grecque. Enfin, on ne saurait minimiser, dans le rapport de force qui s'est établi autour du bassin méditerranéen, la rivalité entre Rome et Constantinople, depuis 395, et la rupture, en 1054, qui n'a cessé d'opposer catholiques et orthodoxes, "Latins" et "Grecs" ou chrétiens d'Occident et chrétiens d'Orient.

Sur ces différents aspects, l'analyse d'André Miquel nous paraît fort éclairante. *"Sans doute n'évaluera-t-on jamais assez à sa juste mesure le caractère révolutionnaire de l'irruption du jeune islam, de la clarté de son credo et de sa volonté de changer, pour leur bien, le monde des hommes. Il y avait là non seulement de quoi vaincre, mais de quoi se faire accepter. Car c'est bien là que réside, en dernière analyse, le secret des premiers succès de l'islam; il sut, au moins autant que s'imposer par les armes quand il le fallut, se faire accepter dans la vie quotidienne. Sans verser dans l'hagiographie, et en jugeant l'événement historique comme il se doit, c'est-à-dire par rapport à son époque et à ses valeurs, il faut affirmer que, de toutes les irruptions que notre tradition scolaire appelle les grandes invasions, la moins sanglante, et pour tout dire, la plus humaine fut celle-ci. Un symbole: Jérusalem, prise par le calife Omar sans effusion de sang, vivant reproche à ce que sera plus tard l'arrivée de nos ancêtres les Croisés qui pataugeront dans le sang, eux, un sang chrétien autant que musulman"* <sup>5</sup>.

Zone de confrontations, la Méditerranée a toujours été aussi carrefour d'échanges. Commerce, culture et conflits s'y sont conjugués depuis les origines. Revenons à l'islam. De 711, année où Tarik Ben Ziyad franchit le détroit de Gibraltar et entama la conquête de la péninsule ibérique, à la prise de Grenade, en 1492, par les rois catholiques, la présence musulmane n'a certes pas été exempte d'injustices et de violences. Il n'en

demeure pas moins qu'*Al Andalus*, l'Andalousie, a été le symbole de la coexistence, pendant quelque deux siècles, des cultures juive, chrétienne et musulmane d'expression arabe. Et il faut bien admettre que l'expulsion des juifs d'Espagne (accueillis dans l'empire Ottoman) a constitué la première "épuration ethnique" dans une Europe où l'Inquisition avait préfiguré les idéologies totalitaires contemporaines.

Dans cette mer des migrations, de toutes les migrations, des hommes, des plantes, des plats, des mots et des modes, combien savent que le paysage qui nous est si familier s'est en réalité transformé, à partir du VIIème-IXème siècle, avec l'arrivée des Arabes? A l'origine, comme le notait Fernand Braudel, îles et rivages avaient une flore assez pauvre malgré les puissants symboles de l'olivier, du figuier, et de la vigne. En effet, l'amandier a vu le jour en Afghanistan, le pêcher en Perse, l'abricotier en Arménie, l'artichaut en Palestine. Les Arabes nous les ont transmis en même temps que les orangers, les melons et les pastèques tout comme ils ont introduit la culture en terrasse et des systèmes d'irrigation toujours en vigueur<sup>6</sup>.

Même si on observe une certaine évolution depuis une dizaine d'années, les manuels scolaires français — et européens en général — sont très discrets sur l'apport scientifique de la civilisation arabo-musulmane. Celle-ci a pourtant été à la pointe de la modernité, dans de nombreux secteurs, à une époque où l'Europe était encore en pleine barbarie à la suite de la chute de l'empire romain d'Occident, au Vème siècle.

Dans sa monumentale *Histoire des sciences*, George Sarton montre comment après les Egyptiens, les Sumériens, les Grecs, les Alexandrins, les Romains, les Byzantins, les savants du monde musulman (Persans, Arabes, Berbères, juifs, chrétiens, musulmans) ont dominé, en une suite ininterrompue, de 750 à 1100. Citons notamment le chimiste Jâbir (vers 800), l'inventeur de l'algèbre et des algorithmes Khawarizmi (780-850), le fondateur du premier hôpital, Râzi (mort en 925), l'astronome et historien Birûni (973-1050), le philosophe et médecin Avicenne (980-1037), Omar Khayyam (1047-1122), mathématicien et poète. A partir du XIIème siècle, émergent les savants européens mais ils doivent encore compter avec le philosophe Averroès (1126-1198), le médecin et théologien juif Maïmonide (1135-1204), le géographe et voyageur Ibn Battûta (1304-1377), l'historien Ibn Khaldoun (1332-1406). On peut dire que sans leur apport notre Renaissance n'aurait pas été ce qu'elle fut.

Paradoxalement, malgré la proximité, ce n'est pas en Andalousie mais en Orient que l'Europe découvre, grâce aux Croisés et malgré les foudres de l'Eglise, un autre art de vivre. Les rudes chevaliers apprennent les règles de l'hygiène du corps en fréquentant le *hammam* et ses cabinets d'aisance; toutefois, y voyant des lieux de débauche, le clergé ne tarde pas à les interdire. Les femmes adoptent le hennin inspiré de la coiffure en forme de cône en usage en Asie centrale; elles détournent l'ordre ecclésiastique leur imposant le port du voile, *indispensable à la morale publique*, en utilisant la mousseline transparente fabriquée à Mossoul. Vaines demeurent les condamnations de saint Bernard: "*Vous vous parez somptueusement pour la mort et vous courez à votre perte avec une furie*

*sans vergogne. Les oripeaux sont-ils le harnois d'un chevalier ou les atours d'une femme?"*<sup>7</sup>

Dans leur butin, les Croisés rapportent des soieries chatoyantes et colorées: damas, satin (*zaituni*), taffetas (*taftah*), tabby (*attabi*) moiré et un textile encore inconnu tissé avec du coton (*qotn*); l'hiver, ils apprécient les fourrures précieuses comme la zibeline venue d'Arménie. On trouve aussi dans leurs malles toutes sortes de produits alimentaires comme le sarrasin, le sésame, le aubergines originaires de Perse, les épices comme le clou de girofle, la noix de muscade et le gingembre. Ils découvrent le sucre (*sukkar*) pendant le siège d'Antioche (1097-1098), les confiseries dont le nougat, les sirops (*charâb*), les sorbets (*charbât*). Ils adoptent — et adaptent, une fois de retour — le matelas de coton (*matrah*), le divan (*diwan*), le sofa (*souffa*), l'alcôve (*al qubba*), le jardin d'agrément orné de fleurs dont le jasmin (*yasmîn*), la tulipe, la rose.

Beaucoup de barons francs ne souhaitaient d'ailleurs pas rentrer comme l'explique le chroniqueur Foucher de Chartres qui suivit la première croisade et finit ses jours en Palestine. Il écrit, en 1127: "*Voilà nos Occidentaux transformés en habitants de l'Orient. Le Français et l'Italien d'hier ne sont plus maintenant qu'un Galiléen ou un Palestinien; l'homme de Reims ou de Chartres est devenu l'homme de Tyr ou d'Antioche (...) Nous avons déjà oublié nos lieux d'origine. L'un possède déjà maison et famille comme s'il était indigène; l'autre a déjà pris pour femme non pas une compatriote mais une Syrienne, une Arménienne, parfois même une Sarrazine baptisée. Nous nous servons de toutes les langues du pays où nous sommes installés (...) Pourquoi revenir en Occident puisque l'Orient comble nos vœux?"*<sup>8</sup>

Ni l'attitude de l'Eglise catholique à l'égard de l'islam et des musulmans objets de multiples condamnations, ni les croisades, ni les conflits ultérieurs n'ont empêché les Etats chrétiens d'entretenir des rapports et même de signer des traités avec les dirigeants de la rive sud<sup>9</sup>. On constate aussi que les guerres n'entraînaient pas généralement la rupture des relations commerciales contrairement à une idée répandue et à ce qui se passe depuis la Seconde guerre mondiale y compris entre les Etats arabes et musulmans. Pour ce qui est de l'Etat français — sous la monarchie, la Convention, l'Empire et la République — les deux axes constants de sa politique extérieure sont l'Europe et la Méditerranée dans laquelle le monde musulman occupe une place essentielle. Puissance méditerranéenne, la France n'a eu de cesse de s'opposer aux ambitions hégémoniques extérieures à *mare nostrum* qu'il s'agisse des Habsbourg (Charles Quint et ses successeurs), des tsars, des Anglais...<sup>10</sup>

François 1er structure cette politique par son alliance avec Soliman le Magnifique. Il faut relire la pertinente analyse géopolitique qu'en fit Michelet trois siècles plus tard. "*Sauf Venise et quelques Français, personne en Europe ne comprit rien à la question d'Orient (...) Venise défaillant, elle légua à la France son rôle de médiateur entre les deux religions, d'initiateurs des deux mondes, disons le mot, de sauveur de l'Europe. Acceptons hautement, au nom de la Renaissance, le nom injurieux que Charles Quint et Philippe II nous lancèrent tant de fois. La France, après Venise, fut le grand renégat qui, le Turc aidant, défendit la*

*chrétienté contre elle-même, la garda de l'Espagne et du roi de l'Inquisition. Saluons les hommes hardis, les esprits courageux et libres qui, d'une part de Venise, de Paris, d'autre part de Constantinople, se tendirent la main par-dessus l'Europe, et maudits d'elle, la sauvèrent. La terre eut beau frémir, le ciel eut beau tonner... Ils n'en firent pas moins d'une audace impie, l'œuvre sainte qui, par la réconciliation de l'Europe et de l'Asie, créa le nouvel équilibre, l'ordre agrandi des temps modernes, à l'harmonie chrétienne substituant l'harmonie humaine"* <sup>11</sup>.

Ce nouvel et relatif équilibre ne tarde pas à être rompu. En effet, avec l'épanouissement de la Renaissance, l'Europe prend de l'avance. A partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle — siècle des Lumières et des droits de l'homme — puis avec la Révolution industrielle, au XIX<sup>ème</sup> siècle, elle affirme son avantage sur plusieurs plans dont trois décisifs: la création de nouveaux concepts; la recherche scientifique articulée sur la production industrielle et l'expansion commerciale; l'art de la guerre et la mise au point d'armes nouvelles et puissantes. Dans le monde musulman, le déclin scientifique est patent et la Turquie devient "l'homme malade de l'Europe".

A la suite du choc produit par l'expédition de Bonaparte (1798-1801) et sous l'impulsion de Méhémet-Ali (1769-1849), fondateur de l'Egypte moderne, des intellectuels égyptiens et syro-libanais contribuent alors à la *Nahda* (renaissance), dominée par deux courants de pensée. Le modernisme libéral inspiré par Rifaa Tahtawi (1801-1873) et le fondamentalisme musulman dont le chef de file fut Mohamed Abdô (1849-1905). Tous deux ont fait leurs études à l'université religieuse d'Al Azhar et accompagné des missions scolaires en France mais leurs philosophies diffèrent. Celle du premier est résumée par le titre d'un de ses ouvrages: *Les voies des cœurs égyptiens vers les joies des mœurs contemporaines*. Abdô prône le retour aux sources de l'islam mais entend néanmoins concilier religion et monde moderne. Toutefois, le gigantesque travail de mise à jour effectué par la *Nahda* (traductions, création de mots nouveaux, réflexion sur l'évolution des sociétés) sera contrecarré par les colonisations.

Dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle, les luttes de libération ont été menées principalement par des nationalistes-modernistes. Ces derniers ou leurs successeurs (Bourguiba en Tunisie, Nasser en Egypte, les baassistes en Syrie, Kassem en Irak...) ont assuré l'accession de leurs pays respectifs à l'indépendance ou ont dominé des années cinquante à la décennie 1970 et parfois même au-delà. Ils ont tenté à la fois d'assurer le développement — au risque de se heurter aux intérêts de l'Occident — et de "moderniser l'islam". Leur échec relatif a facilité la montée de mouvements islamistes radicaux qui prétendent, selon l'expression d'un de leurs chefs, "*islamiser la modernité*".

Avant même que se produisent les dérives des groupes islamistes armés, les stéréotypes se sont multipliés sur les deux rives, conduisant à faire des amalgames hâtifs entre islam et islamisme, au nord, entre Occident et impiété, au sud. Pourtant, l'histoire a amplement prouvé que les destins des deux rives ont toujours été liés pour le meilleur et pour le pire. La géographie les condamne à ne pas s'ignorer. Une relecture du

passé, lointain et proche, montre qu'en dépit des guerres islam et chrétienté, hier, Islam et Occident, aujourd'hui, ne sont pas irréductibles l'un à l'autre et qu'ils peuvent parfaitement coopérer et même s'enrichir mutuellement sans renier leurs propres valeurs <sup>12</sup>.

**Paul Balta** est écrivain et journaliste. Il est notamment l'auteur de *L'Islam*, Ed. Le Monde poche/Marabout, Bruxelles/Paris, 1995.

---

<sup>1</sup> Algérie, Chypre, Egypte, Israël, Jordanie, Liban, Malte, Maroc, Palestine, Syrie, Tunisie, Turquie. Des représentants de l'Albanie, de la Libye et des composantes de l'ex-Yougoslavie ont été invités à la Conférence méditerranéenne alternative (Barcelone, du 24 au 26 novembre 1995) et au Forum civil Euromed (Barcelone, 29 et 30 novembre et 1er décembre 1995).

<sup>2</sup> Des extraits substantiels en ont été publiés dans le N°15 de *Confluences Méditerranée*, été 1995.

<sup>3</sup> Paul Balta, *L'Islam*, Le monde poche/Marabout, Bruxelles/Paris, 1995.

<sup>4</sup> Alain Brissaud, *Islam et chrétienté. Treize siècles de cohabitation*, Robert Laffont, Paris, 1991.

<sup>5</sup> In *Islam, civilisation et sociétés*, Ed. du Rocher, Paris, 1991. André Miquel est notamment l'auteur de *L'Islam et sa civilisation*, Armand Colin, Paris, 1990.

<sup>6</sup> La Méditerranée réinventée (sous la dir. de Paul Balta), Ed. La Découverte/Fondation René Seydoux, Paris, 1992.

<sup>7</sup> Cité par Charles Meyer, "Le choc et les échanges", *Historia* spécial N°4, consacré aux croisades, mars-avril 1990.

<sup>8</sup> Foucher de Chartres, *Historia Hierosolomytana*, cité par M. Joupian, *La question du Liban*, Paris, 1908.

<sup>9</sup> Mas-Latrie, *Traité de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale du Moyen-Age, recueillis par ordre de l'Empereur*, Paris, 1866. Ed. Rouard de Card; *Traité de la France avec les pays de l'Afrique du Nord*, Paris, 1906.

---

<sup>10</sup> Paul Balta, Claudine Rulleau, *La politique arabe de la France*, Sindbad, Paris, 1973.

<sup>11</sup> Jules Michelet, *Histoire de France, le XVIe. siècle*, tome II, 15; cité dans *La politique arabe de la France*, op.cit.

<sup>12</sup> Paul Balta, *L'Islam*, op.cit.